

## *La page*

« C'est là que je me trouve et c'est là qu'ont lieu les phrases » (D.R.)

Dans *Le mécrit*, la cinquième et avant dernière page d'un texte intitulé « Les tentations de Francis Ponge » qui fait allusion, par sa composition typographique à l'un des rares textes de Ponge dont il existe une version disons « dispositive » *L'araignée publiée à l'intérieur de son appareil critique*, notre attention est attirée par une note reliée à un rectangle vide, page mise en abîme, dessinée à l'intérieur de la page, note dans laquelle Denis Roche explique qu'il ne peut écrire autrement que dans un certain « moule » : carré ou rectangle d'une quinzaine ou d'une vingtaine de lignes maximum ; et c'est effectivement le modèle que l'on voit à l'œuvre dans ses recueils de poésie jusqu'au *Mécrit*, et y compris dans *Le mécrit*. Tout se passe comme si l'espace de la page, le quadrilatère, exerçant sur lui une certaine violence, il concevait le geste d'écrire comme acte violent *en réponse*, à l'intérieur de ces bornes, de ces limites, concentrant toute son énergie à les faire implorer en les faisant travailler, jouer. Il désigne donc la page comme lieu du poème, identifié à lui, conformément à cette tradition confirmée-renforcée par la modernité poétique, du poème bref, tenant sur la page, tenant la page et le blanc qui l'entoure sur quoi il se détache. Son propos est de miner en les mimant à l'extrême, les conventions de la poésie ancienne et moderne. En les exposant, en les exhibant, en les tendant jusqu'à ce qu'elles craquent et s'effondrent. Dans ce contexte le rectangle tracé vide peut désigner à lui seul la poésie-poème comme telle. Il suffit de montrer le cadre. La poésie n'est en somme rien d'autre.

Mais je reste dans *Le mécrit* pour observer comment, à côté de ce rectangle abstrait dont l'exhibition est explicitement critique, reviennent et la fenêtre et la table, de façon on dirait beaucoup plus positive. Soit, au centre du livre, une double page. Que voit-on ? Sur la page de gauche, une gravure chinoise représentant un lettré, sans doute un poète, dans son cabinet de travail, assis devant sa table sur laquelle se trouvent une feuille de papier, deux livres, un vase de fleurs. Il se tourne légèrement vers sa droite pour regarder à travers la fenêtre les frondaisons d'un arbre. On aperçoit quelque chose comme un essaim de feuilles (ni le tronc ni les branches, juste un buisson de feuilles). Sur la page de droite, un poème calligraphié, disposé en V, comme un oiseau en vol, ou un groupe dont chaque caractère figurerait un oiseau, ou encore un nuage d'insectes. Les deux images, les deux pages, sont de fait indépendantes, mais en même temps, bien sûr, elles forment ensemble une unité, un diptyque, une double page articulée. On peut même penser que le lecteur sera tenté d'établir un lien entre le spectacle qui s'inscrit dans l'encadrement de la fenêtre, et qui est l'objet de la contemplation du poète, la feuille de papier sur laquelle reposent ses mains, qui pour nous est blanche, sur laquelle rien n'est encore écrit, et la figure de droite, figure d'une page dans la page, peut-être la page blanche qui est sur la table du poète, portant cette fois la transcription calligraphique, calligrammatique, du

spectacle offert par la nature de l'autre côté de la fenêtre. Mais il ne s'agit pas, en aucune manière ici, d'une exaltation nostalgique et esthétisante de l'idéogramme, d'une poésie qui serait en prise avec le secret du monde par l'intermédiaire d'une écriture restée partiellement mimétique (fantasme puissant dans notre tradition, de Ségalen à Claudel). Denis Roche ignore certainement le sens de l'inscription qu'il reproduit, et s'en désintéresse : ce qui lui importe c'est de donner à voir la matérialité de l'écriture, sa présence sensible, sa réalité bourdonnante, en deçà du sens : ininterprétable.

Un peu plus tard, vingt ans après, en 1990, dans sa contribution au livre collectif intitulé *L'Hexaméron*, Denis Roche raconte, en première personne, se trouver sur le sommet d'une montagne chinoise, Huang shan, près d'un kiosque nommé Pavillon de la partie d'échecs, en souvenir d'une partie d'échecs entre un poète et un moine taoïste. Là il se décrit « regardant venir les phrases », « faites de mots oscillants » : « Je passe là (...) de longs moments traversés par le passage de phrases venues de nulle part devant moi et y retournant derrière moi. Je les sens qui viennent, fonçant vers mon esprit et mon visage, lardant de minuscules entailles ma pensée... » Il les décrit comme une « nuée de moucherons en suspension dans l'air », un « essaim » qui tourbillonne, un « petit nuage rond de moucherons » qui « se met à danser lentement, tournant sur place, s'émiettant, poussant sur sa périphérie des excroissances angulaires, de petites barres, des choses rondes comme des voyelles, des mots qui sortent sous les élytres... » Et il finit par ouvrir lui-même l'espace de l'extrémité de sa cigarette (laissant tomber la cendre dans l'abîme), et produit ou suscite un sorte de texte, un nuage ou un essaim de mots, un « sac syllabique », un « petit nuage de syllabes incompréhensibles » (même pour de fins lettrés comme devaient l'être le moine et le poète), prêt à être « immobilisé » dans un livre, mis en page par le typographe, « avec un espace de blanc bien ménagé avant lui et après lui ».

Entre temps, en 1980 (nous sommes donc en présence d'une séquence en trois moments, 1972-1980-1990) Denis Roche avait publié ce livre de forme très expérimentale, *les Dépôts de savoir et de technique*. Écrivant ce livre, il dit qu'il avait le sentiment d'être « ailleurs » (que les siens, que les autres écrivains, ses contemporains) : « Cet exercice-là, ces ensembles d'écriture en action que je nommais partout *pages de dépôts* m'avaient amené en un endroit où ce que j'écrivais n'était plus *ni prose ni poésie*, ni ce que trop de gens appellent aujourd'hui « textes », « fictions », « récits » et autres, etc. ». Ailleurs, donc, dans le paysage, et l'on peut penser à cet ailleurs radical que sera le sommet de la montagne chinoise dans le chapitre de *L'Hexaméron*. Le non-lieu d'une écriture post-générique, le Pavillon de l'écriture ou de la partie d'échecs, face au réel qui vient : « Il me semblait avoir à la main un gigantesque fer à cheval aimanté, une harpe magnétique vibrant à même la peau de mon torse, être moi-même devenu tout entier un essaim attirant fait de signes, de grappes maïsées de syllabes, se nourrissant d'autres essais, d'autres vols compacts, d'autres arrivées incroyables de sons et de gestes divers ». Un nuage ou une grappe faits de chiffres, de lettres, de mots, de prélèvements divers compilés et empilés, mais cette fois non plus sous la forme d'un sac, d'un ballon, d'un « dirigeable frémissant » ou de la « trace laissée par un nid d'hirondelle », mais plutôt d'une stèle, d'un mur de signes, comme l'escalier de Copan, « un simple escalier de

Pierre perdu dans la forêt de l'Amérique centrale, au Honduras », « plaqué contre la colline » « 63 marches de pierre dont les contremarches sont tout entières occupées par des hiéroglyphes mayas », « des kyrielles de mots imagés trépidants », « un texte dont le langage, assez perdu pour qu'on ne le déchiffre jamais complètement [et qui] ne cessera de s'agiter sous les yeux de ceux qui sont venus jusque-là ».

Nous sommes venus jusque-là. Nous sommes là. Nous ouvrons les yeux vers l'illisible. Ni vers ni prose. Ni poème ni poésie. *La page*, telle que Denis Roche en cherche la forme et la formule, en regardant par le cadre de sa fenêtre.

*Post-scriptum sur une fenêtre antérieure, scène initiale, à Lyon, printemps 1963 :*

« Tard dans la nuit, j'écrivais ces textes et poèmes. Ma fenêtre s'ouvrait sur une rue, et j'écrivais face à l'encadrement de la fenêtre qui découpait un grand rectangle noir occupé par la façade de l'immeuble d'en face, où aucune lumière ne s'allumait la nuit. J'avais l'impression d'une pensée virevoltante qui s'inscrivait rapidement sur tout ce sombre inatteignable. Le paysage abstrait était là devant moi : plus de sens, aucune vie en face, seul l'art des mots s'écrivait dessus. »

**JEAN-MARIE GLEIZE**